

A la légion, dans les transmissions [suite]

Autor(en): **Leutenegger, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pionier : Zeitschrift für die Übermittlungstruppen**

Band (Jahr): **18 (1945)**

Heft 12

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-564993>

Nutzungsbedingungen

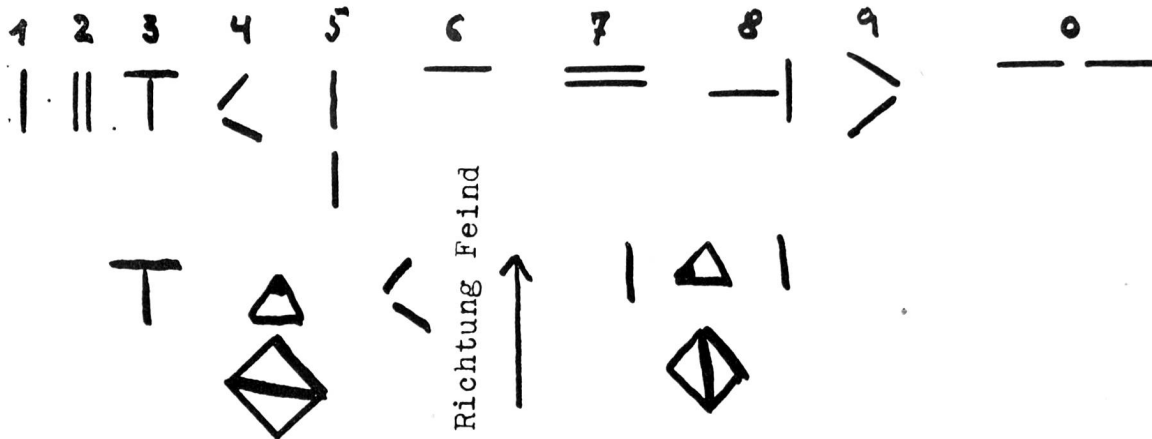
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Schwadron eines Mot. Cav. Regimentes, Ziffer 34.

Escadron d'un Rgt. de Cav. mot., chiffre 34.

Schwadron eines berittenen Cav. Regimentes, Ziffer (verstanden).

Escadron d'un Rgt. de Cav., chiffre (compris).

geschraubt werden kann, damit ist das Gerät auf einer angenehmen Höhe, denn eine Sitzgelegenheit bietet sich immer. Neben dem Postenchef links sitzt der Déchiffreur, rechts der zweite Funker, hinten die Bedienungsequipe und Meldereiter. Einem Regiment sind 4 Geräte zugeteilt, dazu kommt ein R. 11 (Récepteur-Empfänger 11).

Das Gerät wurde als Verbindungsstation mit der Aviation verwendet, die Flugzeuge waren damals nur mit einem Sender ausgestattet. Bis die Verbindung mit der Maschine klappte, ging es längere Zeit, für die ganze Organisation brauchte es einen halben Verein. Wenn ich in der Folge einen kleinen Ueberblick gebe über diese Verbindung Terre-Avion, so glaube ich nicht, ein militärisches Geheimnis Frankreichs zu verraten. Die Verständigung mit dem Flugzeug geschah mit Hilfe von Signalflaggen, die am Boden ausgebreitet wurden. Wie man aus der Zeichnung ersieht, haben wir zuerst das Panneau d'armes, das Zeichen der Waffengattung des Regiments, ausgebreitet. Es ist ein grosses weisses Tuch von 8×8 m mit einem schwarzen Strich in der Mitte. Wird der Stoff so gelegt, dass der Strich quer zu liegen kommt, bedeutet das eine motorisierte Einheit. Vor dem Panneau d'armes wird das Panneau

d'unité gelegt, Abzeichen des Bataillons und Kp., die Spitze des Einheitszeichens zeigt die Richtung Feind. Links und rechts der beiden Zeichen werden nun die Ziffern gelegt, die Zehner links, die Einer rechts; die Zahlzeichen waren ebenfalls aus weissem Stoff in den Dimensionen von 3 m auf 60 cm. Es brauchte also 2 Mann für die Zehner und 2 Mann für die Einheiten. Diese 4 Mann lagen in unmittelbarer Nähe in Deckung, ebenfalls die Empfangsstation; nebst dem Postenchef war ein Déchiffreur dabei, 2 Meldefahrer und 1 Beobachter, denn tauchte ein feindliches Flugzeug auf, mussten alle Signale schleunigst eingezogen werden. Mit dem Plazieren der Zeichen war das gar keine so einfache Sache, erstens musste man die Zahlen gut kennen, zweitens mussten die 2 Mann gut zusammenharmonieren, denn die Zeichen mussten in aller Eile und exakt nach den Vorschriften gelegt werden, sonst ergab sich für den Beobachter im Flugzeug, das über der ganzen Einrichtung kreiste, ein undeutliches oder gar falsches Bild; ging dann noch ein Wind, war die Arbeit doppelt schwierig, sei es, dass die Tücher natürlich schwer zu legen waren und mit Steinen beschwert werden mussten oder gar, dass sie fortflohen. (Fortsetzung folgt).

A la Légion, dans les Transmissions (Suite)

Par L. Leutenegger, section de Winterthour

Plus ou moins rétabli, il passa devant une commission sanitaire qui le déclara inapte au service. Il fut licencié de la Légion et renvoyé chez lui. Je n'ai jamais eu depuis de ses nouvelles. Environ une année et demie plus tard, deux jeunes gens de La Chaux-de-Fonds arrivèrent. Ils avaient 18 et 19 ans. C'étaient de joyeux compagnons, dont l'un échoua à la Compagnie disciplinaire à Colomb-Béchar, et l'autre devint ordonnance de cheval. Faire partie de la section de transmissions était au reste considéré comme un honneur, et chacun était fier de l'éclair d'or. Ma vanité n'allait toutefois pas si loin; je ne savais d'ailleurs pas le moindre signe de l'alphabet morse. J'eus bientôt l'occasion de m'initier à cette «science». Le premier après-midi se passa en examens de français et de culture scolaire. J'eux l'impression qu'on voulait mesurer au voltmètre une batterie de lampe de poche pompée. A la suite de

cette interrogation, on me dicta l'alphabet morse, comme on le trouve dans les livres, avec les André, Bernard, Claude, David, etc. . . . «Vous aurez le temps d'apprendre ces quelques signes jusqu'à demain, avec le commentaire», ajouta-t-on en me donnant un «buzzer» antédiluvien qui ressemblait plus à un moulin à café qu'à autre chose. C'est pour vous entraîner le soir.» Fin de la séance, tirer l'échelle.

Avant de continuer, il me faut rapidement exposer l'organisation de la section des transmissions. Elle est formée ainsi:

1 officier, 2 sof., 4 cpl. (dans l'armée française le caporal n'est pas un s.-of.), 18 à 22 hommes. Chacun d'eux est instruit pour le service des renseignements, l'estafette à cheval, les signaux optiques, le téléphone, la radio, le chiffage et la colombophilie.

L'emploi de l'un ou l'autre moyen de transmission dépend de l'exercice ou de la situation tactique.

Comme signaleurs, on utilisait surtout les panneaux à bras, rouges d'un côté et blancs de l'autre, et dont on choisissait la couleur selon le fond sur lequel devait se détacher le signaleur. On employait aussi beaucoup les héliographes. Le soleil est très puissant en Afrique, et pendant dix mois de l'année il luit imperceptiblement. L'appareil était simple. Une lentille avec réticule était fixée dans un tube de 30 cm de long, sur lequel était fixé le miroir principal et le miroir auxiliaire que l'on pouvait orienter de tous côtés. Un disque métallique avec un ressort était disposé devant, et son déplacement coupait le rayon lumineux en points et traits. C'est charmant de travailler avec cet appareil, car il faut tout le temps vérifier et modifier la position de la machine, car le soleil se déplace... et si l'on n'en tient pas compte, le télégramme sera bientôt illisible pour le correspondant. Nous avons néanmoins atteint de bons résultats à des distances de 42 km. Les appareils utilisés de nuit étaient à peu de chose près semblables à ceux de notre armée.

Les appareils téléphoniques dataient de 1908. Ils étaient composés d'une caisse de bois contenant deux batteries, une magnéto, un condensateur et une sonnette; c'est tout. Une bobine de câble de 3 mm pesait 6,2 kg. Pour l'enrouler, on se servait d'un dévidoir, type «cordeau à lessive». Aucun de nous n'oubliera jamais les poses de ligne. On ne pouvait faire de contrôle de ligne qu'au bout de la bobine. Et tout devait se faire à un rythme diabolique. Chargés comme des bourriques, il fallait courir à cracher ses poumons par des températures de 40 à 45 degrés.

Nous étions un peu mieux servis en matériel radio. L'appareil dont étaient normalement dotés les régiments d'infanterie et de cavalerie montés était le E. R. 17 (émetteur-récepteur 17). Il ressemblait passablement à nos KA, sauf qu'il n'avait pas de téléphonie. Ce n'était tout de même pas aussi perfectionné. L'antenne était d'un type vénérable.

L'illustration (page 302) montre le E. R. 17 en position à Médénine. Derrière, les constructions typiques de l'endroit, les rorfas. L'antenne longue a un contrepoids parallèle. Elle était normalement montée entre deux mâts télescopiques de 2 m de haut, placés à 8 m l'un de l'autre. En allongeant les mâts à 4 m ce qui faussait tout l'étalonnage des appareils, nous atteignons des portées de 56 km. La liaison était variable, selon le sol (dénudé et tout en plaines) et les atmosphériques. En cherchant bien, on se trouvait toujours. Le trépied, qui se visse dans le fond de l'appareil est pratique, car il permet de placer l'appareil à bonne hauteur et, une possibilité de s'asseoir se trouve partout. Le déchiffreur est assis à gauche du chef de poste; à droite de celui-ci est le second télégraphiste. Derrière eux, l'équipe de service et les estafettes montées. Chaque régiment était doté de 4 E. R. 17 et d'un récepteur E. 17.

On utilisait aussi cet appareil en liaison avec l'aviation. Les avions n'étaient alors munis que d'émetteurs. La liaison était longue à établir. Il fallait toute une société pour cette difficile opération. Je ne crois pas dévoiler de secrets militaires français en décrivant ce processus. On employait des panneaux de signalisation pour se faire comprendre des avions. Comme le montre l'illustration (page 303), nous déployions d'abord à terre

le panneau d'armes, indiquant l'arme du rgt. C'était une toile blanche de 8×8 m avec un grand trait noir. Lorsque le trait noir était en travers, il indiquait que l'unité était motorisée. Devant le panneau d'armes, on place le panneau d'unité, indiquant le bataillon et la cp. La pointe du panneau donne la direction de l'ennemi. A droite et à gauche des panneaux se placent les chiffres, dizaines à gauche, unités à droite. Ces chiffres étaient des toiles de 3 m × 60 cm. Il fallait donc deux hommes pour les unités et deux hommes pour les dizaines. Ces 4 hommes étaient à couvert à proximité immédiate, avec le récepteur, desservi par le chef de poste et un déchiffreur, deux estafettes montées et un observateur. Dès que paraissait un avion ennemi, il fallait retirer rapidement tous les panneaux. Les placer n'était d'ailleurs pas une petite affaire. Il fallait bien connaître les chiffres et que les 2 hommes fussent habitués à travailler ensemble, car les panneaux devaient être placés à toute vitesse et exactement selon les prescriptions, car sans cela l'aviateur qui tournoyait au-dessus de l'installation risquait de se faire une idée fautive de la situation. Pour peu que le vent soufflât, l'affaire était doublement difficile, car la pose des panneaux était naturellement plus compliquée, et il fallait encore les lester avec des pierres, à moins que le vent ne les emportât.

Lorsqu'on voulait transmettre un télégramme, on criait un numéro. Les marqueurs se précipitaient sur les panneaux, les posaient à un train d'enfer, et disparaissaient aussitôt pour ne pas gêner l'observateur. Dès que l'aviateur avait lu et répété correctement le chiffre, le chef de poste criait «enlevez». Les marqueurs se précipitaient, enlevaient les chiffres, disparaissaient aussitôt pour s'entendre crier un nouveau nombre et recommencer. Pour peu que le soleil fut de plomb et l'action précipitée — les deux étaient de mode en Afrique — un torrent de sueur coulait bientôt tandis que croissait gigantesque la soif. Mais quittons les courses plates et observons le télégraphiste. Il a besoin pour entendre de ses deux mains et de ses deux oreilles. L'antenne de l'avion est dévidée et remorquée 80 m environ. Pour peu que l'avion tourne, l'antenne fait un coude, diminue sa longueur d'onde et le télégraphiste n'entend sûrement plus rien. Quelques chiffres sont tombés avant que le fil soit rendu, et comme le tg. est chiffré, il est incompréhensible et il faut recommencer. Aussi le tg. a-t-il une main sur le condensateur d'accord pour suivre l'émetteur, et de l'autre il écrit le message. De l'oreille gauche il capte le tg., et de la droite il en contrôle la puissance, pour ajuster son condensateur. D'aucuns riront aujourd'hui, peu d'années plus tard, mais il fallait réellement tendre les oreilles.

Les unités motorisées étaient dotées d'appareils plus puissants, les E. R. 26 et E. R. 26 bis. Alors que le E. R. 17 était alimenté par une dynamo à main, le E. R. 26 avait un moteur Ragot 1 C. V. Les tanks utilisaient la force de leurs moteurs. L'infanterie reçut en 1939 le E. R. 40, le premier qui put travailler en téléphonie. Mais il s'avéra bientôt très imparfait et n'avait qu'une portée de 1,5 km. Il était d'ailleurs conçu pour les liaisons dans le cadre de la cp.; néanmoins il suffisait d'un arbre ou d'un gros buisson pour interrompre la liaison, et les liaisons devaient se faire à vue, soit que l'antenne devait toujours être directement orientée sur le correspondant. Un très faible écart de visée rendait toute liaison impossible. (à suivre.)